

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS

SAINT PAUL
ET
L'ESCLAVAGE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 24 mai 1892, à 4 heures

PAR

LUCIEN CABRIÈRE



PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1892

ERRATA

Page 11	ligne 24	au lieu de : recouvrir	—	XXV, 39	—	livre : recouvrir.
—	13	—	—	Toute	—	—
—	16	—	—	ἐξω	—	—
—	19	—	—	ἀποστολῆς	—	—
—	id	—	—	οὐδὲν εἶπεν	—	—
—	id	—	—	εἰς τὴν	—	—
—	17	—	—	est membre	—	—
—	24	—	—	des membres	—	—
—	29	—	—	est membre	—	—
—	30	—	—	et y aq.	—	—
—	33	—	—	de	—	—
—	—	—	—	vérité :	—	—

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

SAINT PAUL

ET

L'ESCLAVAGE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 24 mai 1892, à 4 heures

PAR

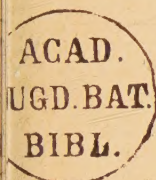
LUCIEN CABRIÈRE

PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES
HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1892



FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. STAPFER,	<i>Président de la soutenance.</i>
MM. STAPFER,	} <i>Examineurs.</i>
SABATIER,	
ALLIER,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A MES PARENTS

A MESSIEURS LES PASTEURS MOULINIÉ
L. GERVAIS ET WAGNER

A MONSIEUR STAPFER

Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris

Témoignage de reconnaissance et d'affection.

Outre les commentateurs et auteurs que nous avons eu l'occasion de citer dans le cours de ce travail nous avons consulté :

WALLON : *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité.*

A. MONOD : *Saint Paul et l'esclavage.*

SABATIER : *L'apôtre Paul.*

DE PRESSENSÉ : *Histoire des trois premiers siècles.*

ALLARD : *Les esclaves chrétiens depuis les premiers temps jusqu'à la fin de la domination romaine.*

RENAN : *Saint Paul.*

BOISSIER : *La religion romaine.*

STAPFER : *La Palestine au temps de Jésus-Christ.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

SAINT PAUL ET L'ESCLAVAGE

INTRODUCTION

L'esclavage ne compte plus aujourd'hui de partisans, du moins de partisans avoués parmi les peuples chrétiens. A l'heure actuelle, cette violence faite à la nature humaine est si communément traitée d'abomination qu'il n'est aucun homme éclairé qui ose en réclamer le maintien. Cependant le triomphe de ces idées généreuses est de date assez récente. Il n'y a pas encore un demi-siècle, qu'il s'est trouvé au sein des peuples se disant les plus avancés en civilisation, des politiques à la conscience assez obscure et à l'esprit assez étroit pour préconiser l'esclavage au nom même de l'intérêt de l'esclave et du genre humain. Et, ce qui ne nous coûte pas moins à dire, on a vu en Amérique de prétendus disciples du Christ appuyer cette triste cause par des arguments tirés de l'Evangile. Saint Paul, qui est des apôtres, celui dont les écrits touchent le plus directement à la question, nous paraît représenter sous toutes ses faces l'enseignement chrétien à ce sujet, aussi est-ce à lui que nous allons emprunter de quoi faire justice de ces reproches à l'adresse du Christianisme.

Quelle a été l'attitude du grand apôtre à l'égard de l'esclave ? Sa conduite autorise-t-elle les partisans de l'esclavage à se couvrir de son autorité ?

Voilà deux questions d'une importance capitale, dont la solution, nous semble-t-il, n'est nullement incertaine pour quiconque comprend le principe chrétien. Pour les examiner, nous nous aidons des épîtres qui dans le Nouveau Testament portent le nom de Paul (l'épître aux Hébreux exceptée). Il en est deux qui se distinguent des autres par la richesse des renseignements qu'elles peuvent nous fournir, ce sont : la première aux Corinthiens (chap. VII, 20 à 25), et l'épître à Philémon. Aussi concentrerons-nous notre étude sur ces deux textes, tout en recueillant les lumières que peuvent nous fournir les autres écrits de l'apôtre.

Et comme il n'est pas d'auteur, pas plus que de penseur, quelque originalité qu'on leur accorde, qui n'aient quelque lien d'attache avec le milieu dans lequel ils ont grandi, il nous a paru bon de jeter tout d'abord un regard sur la situation de l'esclave chez les Hébreux à l'apparition du Christianisme, connaissance qui nous permettra d'établir avec quelque certitude quels pouvaient être les sentiments de saint Paul avant sa conversion ; de distinguer ce que dans ses opinions de la seconde partie de sa vie il doit au principe chrétien.

CHAPITRE I

§ 1. — *Situation de l'esclave en Palestine au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne et d'après la Loi.*

Au commencement de l'ère chrétienne, l'esclavage revêt en Palestine les caractères les plus divers. Le conflit de la tradition hébraïque et des mœurs païennes y avait produit un mélange de cruauté et de douceur que nous retrouvons dans les écrits de cette époque.

Les Esséniens, nous apprend l'historien Josèphe (1), avaient aboli l'esclavage dans leur communauté, comme contraire à l'égalité des hommes. Mais ces idées généreuses n'animent pas tous les maîtres. Si cette partie de la nation proteste contre cette iniquité, il est d'autres Hébreux qui n'exemptent point de la bastonnade les malheureux que le sort a placés sous leur domination.

D'autres auteurs ont à la fois des paroles très dures à l'égard de l'esclave, et d'autres pleines d'humanité. Ainsi l'Ecclésiastique (2), après avoir recommandé le fouet et la torture comme le meilleur moyen de réduire l'esclave malicieux, revient à des sentiments plus humains et dit au

1. Josèphe; *Ant. Jud.*, XVIII, 1-5, et *De bello Jud.*, II-VIII, 4-6.

2. Chap. XXVIII, 25 à la fin.

maître : « Toutefois ne commets pas d'excès (à l'égard de quique ce soit) et ne fais rien sans jugement. Si tu as un esclave, entretiens le comme ton âme, car le possédant, il est comme le sang qui te fait vivre. Si tu as un esclave, traite-le comme ton frère, car tu en as affaire comme de toi-même. »

De même, à côté des maîtres qui ne déplorent en la mort de leur esclave qu'une perte de bien, les Talmuds nous parlent des larmes d'une véritable sympathie que Gamaliel l'Ancien verse sur le tombeau de son esclave Tobie. « Ce n'était pas un esclave comme les autres, répond-il à ses amis qui essaient de le consoler. »

Sans autre détail il serait difficile, sinon impossible, de se faire une idée nette des opinions de Paul encore juif ; mais il nous tire lui-même de cette indécision. Il ne nous laisse pas ignorer qu'il appartenait à la classe d'Israélites gardienne jalouse des traditions. Elève de Gamaliel, pharisien plein de zèle, comme il aime à le répéter, il ne pensait et n'agissait que par la loi, et là l'esclave était loin d'être livré aux caprices du maître.

L'auteur de la loi sait que pour être esclave le malheureux n'en est pas moins son frère, que cet être en qui il retrouve l'image de son Dieu a droit à sa bienveillance, à son respect même. Voilà pourquoi, voyant les Israélites incapables de s'en tenir à ces hauts sentiments, encore moins d'y conformer leur conduite, « il fait une concession à la dureté de leur cœur » ; il les autorise à avoir des esclaves, mais il croit nécessaire de limiter leurs droits, de mettre un terme à leurs caprices.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'étude des prescrip-

tions mosaïques touchant les rapports du maître et de l'esclave, c'est la distinction que la Torah établit entre l'esclave israélite et l'esclave païen ; elle n'oublie pas que l'un est membre de la nation élue de Jéhovah, tandis que l'autre appartient à cette foule d'impies que le Tout-puissant a rejetés loin de sa face. De là une double attitude suivant que l'une ou l'autre de ces sortes d'esclaves est en question. Les Hébreux quoique éloignés de ce mépris des Grecs et des Romains pour le travail et ceux qui s'y livrent, sentaient qu'il y avait dans ce fait d'aliéner son indépendance quelque chose de dégradant. Aussi cherchaient-ils à en préserver leurs coreligionnaires. Toutes les lois sur la charité, les devoirs des riches envers les pauvres (1), le traitement des mercenaires (2), le partage des terres, le maintien des héritages par l'institution du jubilé (3), les prêts, les dettes (4), n'ont pas d'autre but. La Loi va jusqu'à condamner à mort quiconque aurait réduit en servitude un homme libre. Dans un seul cas, il est permis de réduire en esclavage pour dettes ; c'est lorsque le voleur ne peut payer l'amende qui lui a été infligée (5).

Si malgré toutes ces précautions, il est encore quelque malheureux que la misère oblige à se faire esclave du riche, il ne perd pas pour cela tout espoir de recouvrir la liberté. Est-ce, comme le veut l'Exode, chapitre XXI, 2,

1. Exode, XXXIII, 11, Deut. XII, 18.

2. Lévit., XXX, 6 ; XIX, 13, Deut., XXIV, 14 et 13.

3. Lévit., XXV, 10 et suiv.

4. Exode, XXII, 25. Deut., XXIV, 6, 10, 17.

5. Exode, XXII, 3.

au bout de six ans de servitude ou seulement l'année du jubilé (1) qu'il doit être délivré ? La Loi reste assez obscure sur ce point ; mais toujours est-il qu'il n'est pas esclave à perpétuité. Il lui est aussi permis de se racheter s'il en a les moyens (2), ce qui suppose la liberté d'acquérir, ou si quelque âme charitable lui vient en aide. Ce n'était donc pas pour le malheureux une vente de sa personne, mais simplement un engagement temporaire. Si à l'époque fixée pour sa délivrance il refuse de profiter du droit que lui accorde la Loi, il a l'oreille percée (3), « afin qu'il portât toujours la marque de sa lâcheté » dit le Talmud commentant ce passage.

Pendant ses années de servitude il n'est pas non plus à la merci du maître. Il ne peut être vendu malgré lui à un païen (4) ce qui pour un Israélite n'était point sans importance.

La loi qui défend à l'Hébreu de verser le sang humain n'exclut pas l'esclave de cette protection (5), le maître qui aurait tué son esclave avec intention est puni de mort. Il ne doit même pas dans ses châtimens dépasser certaines limites. Un esclave trop gravement blessé, « s'il a un œil crevé, ou une dent cassée a droit à la liberté (6). L'esclave, lésé dans ses droits, peut en appeler aux tribunaux contre son maître, il est son égal devant la

1. Lévit., XXV, 40, 42.

2. Lévit., XXV, 49.

3. Exode, XXI, 6.

4. Exode, XXI, Lévit., XV, 42.

5. Exode, XXI, 20.

6. Exode, XXI, 26, 27.

loi (1). Il est même protégé contre les exigences excessives, il a droit au repos du sabbat (2), participe à toutes les fêtes, peut s'asseoir à la table des sacrifices (3).

Pour ce qui concerne le sort des enfants, la loi est assez compliquée, voici ce que nous lisons dans l'Exode : « si l'esclave (hébreu) est venu avec son corps il sortira avec son corps, à la septième année, s'il avait une femme sa femme sortira avec lui, si son maître lui a donné une femme, qui lui a enfanté des fils et des filles sa femme et ses enfants seront à son maître. »

Un peu plus dure et bien différente était la situation faite à l'esclave païen. Il ne lui était point permis de mettre fin à sa servitude (5). La conduite du maître à son égard subit les contre-coups du mépris dont l'Hébreu gratifie le païen. Un mot de la loi jette un jour sur cette différence d'égard avec laquelle étaient traités les esclaves. Dans le Lévitique il est dit (6) « Et quand ton frère sera devenu pauvre auprès de toi et qu'il se sera vendu à toi, tu ne te serviras point de lui comme on se sert *des esclaves*. » Toutefois la Loi mosaïque ne manque pas d'humanité à son égard. Il est permis de croire que les passages relatifs aux mauvais traitements trop violents protégeaient aussi l'esclave de provenance païenne, car

1. Lévit. XXV, 39.

2. Deut. V, 14, 15, comp. Exode XX, 10.

3. Deut. XVI, 14 et XII, 17, 19.

4. Exode XXI, 2 et suiv.

5. Lévitique, XXV, 46.

6. Lévit. XXV, 59

le Juif a une trop grande horreur des mutilations pour la permettre sur un être humain (1).

Le repos du sabbat lui était accordé. Et s'il ne prenait point part aux repas religieux c'est sa religion qui l'en empêchait et non sa condition d'esclave. Où se reconnaît le caractère bienveillant des prescriptions mosaïques c'est dans le droit qu'elles accordent à l'esclave de fonder une famille, de laquelle il ne pourra être séparé qu'avec son consentement. Et ce qui montre surtout que chez les Juifs l'esclave était loin d'être considéré comme quelque chose de vil, c'est l'habitude qu'ils avaient de prendre pour épouse la captive qui leur avait plu (2), de mettre au rang de frère l'esclave qui acceptait le signe de l'alliance, et devenait ainsi membre de la famille d'Abraham.

Paul dont la grande préoccupation était l'étude de la Loi dut se nourrir de ces idées élevées. On peut donc sans témérité lui accorder les idées les plus élevées que l'on ait eues sur l'esclavage avant l'apparition du christianisme. Néanmoins le christianisme avait encore quelque chose à lui apprendre à ce sujet. Voyons maintenant l'attitude qu'il a prise après avoir entendu la voix du Christ.

§ 2. — I Corinthiens, VII, 21 à 24.

Ce passage, d'une importance capitale pour la question qui nous occupe, n'a pas été traduit de la même manière par tous les exégètes. Voilà pourquoi nous devons

1. Lévit. XXII-24. Deut XXIII-1.

2. Deut. XXI, 10 et suiv.

commencer par en faire l'exégèse. Traduisons tout d'abord d'après le texte ces versets 21 à 24 : « As-tu été appelé étant esclave ? Ne t'en mets pas en peine alors même que tu pourrais recevoir la liberté, use plutôt... car celui qui a été appelé au Seigneur étant esclave est affranchi du Seigneur, celui qui a été appelé étant libre est esclave de Christ. Vous avez été achetés à grand prix, ne devenez pas esclaves des hommes. Mes frères, que chacun reste avec Dieu dans la condition où il était lorsqu'il a été appelé ».

Il n'est dans tout le passage qu'une proposition dont l'ambiguïté des termes ait permis un désaccord entre les exégètes, c'est : « ἀλλ' εἰ καὶ δύνασαι ἐλεύθερος γένεσθαι, μᾶλλον χρῆσαι. » Les discussions qu'elle a soulevées, ont été et sont d'autant plus vives qu'elle touche plus directement à la grande question de savoir quelle a été la conduite de l'apôtre à l'égard de l'esclavage. Au sens qu'on lui donne, est en effet liée l'opinion que l'on doit prêter à saint Paul. Les uns, ne pouvant se faire à l'idée que l'apôtre ait accepté l'ordre établi, poussés peut-être aussi par la crainte de faire quelque concession à ceux qui cherchent dans l'Evangile des arguments en faveur de l'esclavage, traduisent dans le sens adopté par Ostervald : « *Mais si tu peux devenir libre, profite-en* ». D'autres donnent à cette phrase une signification tout-à-fait contraire. Reuss, entre autres la rend par : « *Lors même que tu pourrais devenir libre, reste plutôt ce que tu es.* » C'est à cette dernière interprétation que nous nous sommes arrêté. Toute la grammaire, aussi bien que la suite des idées, nous paraît militer en sa faveur.

Examinons de plus près cette phrase. Les divergences portent tout d'abord sur la manière de traduire la locution εἰ καὶ. Les uns la rendent par *si* ; les autres par : *lors même que*. Si nous ne faisons appel qu'au dictionnaire grec classique, le débat serait vite clos ; le sens général, pour ne pas dire exclusif, sous lequel on l'entend est celui que nous trouvons dans le dictionnaire d'Alexandre : « *quoique, bien que, quand même.* » Mais il ne faut pas oublier que l'apôtre Paul n'a pas toujours parlé le grec classique ; il a bien souvent détourné les mots du sens que lui donnaient les contemporains de Platon, il est donc plus sage de s'en tenir au vocabulaire de notre auteur lui-même. Prenons les passages moins équivoques des épîtres où se trouve employée cette locution.

Nous trouvons dans la deuxième épître aux Cor. IV-16 une phrase entière qui présente avec notre texte une analogie frappante. C'est la même tournure et le verbe y est au même temps : ἀλλ' εἰ καὶ ὁ ἔξω ἡμῶν ἄνθρωπος διαφθείρεται. « Mais quoique notre homme extérieur se détruise. » Il n'y a nullement ici l'idée d'une condition. De même au verset 8 du chapitre VII de cette même épître la locution y est trois fois répétée. Ici Ostervald la rend lui-même par : *quoique... bien que... que* ; c'est-à-dire avec la signification que nous lui donnons dans le passage en litige.

Dans la même épître II, Cor. XII, 11 : εἰ καὶ οὐδενεῖμι. Ostervald traduit encore : « *quoique je ne sois rien.* »

Philippe II, 17 ; ἀλλ' εἰ καὶ σπένδομαι : « *et si même je sers d'aspersion.* »

Et encore Coloss. II, 5 : εἰγάρ καὶ τῇ σαρκὶ ἄπειμι, car, *bien que* je sois absent de corps... »

Voilà des passages qui ne permettent aucune équivoque sur le sens à donner à notre locution, aussi les interprètes sont-ils unanimes sur ce point. Il est vrai, ce ne sont pas là les seules fois que l'apôtre ait employé les mots εἰ καὶ. Nous les trouvons par exemple II, Cor. XI-15 ; Philippe III, 12. Mais ce n'est plus la locution. Dans le premier cas εἰ καὶ est mis pour ὅτι καὶ. Dans le deuxième c'est l'idée d'interrogation qui domine et non la condition.

M. Godet qui veut, lui aussi, voir dans notre phrase une restriction de saint Paul, cite à ce sujet les versets 21 et 28, de notre épître. Mais est-ce là la locution toute simple ? et le sens restrictif de ces locutions ne faut-il pas l'attribuer à la particule ἄν.

Au reste les citations ne seraient-elles pas concluantes. Faudrait-il voir dans ce verset un exemple où la locution εἰ καὶ est prise dans un sens tout particulier, que la difficulté n'est pas levée, il est encore un autre mot qui ne peut que gêner les adversaires de la δουλεία. C'est le μαλλον. Ostervald l'a si bien senti qu'il l'a sacrifié. Saint Paul aurait-il donc employé un mot de trop ? Ce n'est pourtant pas son habitude. Il lui arrive bien plus souvent d'interrompre sa phrase, laissant au lecteur le soin de l'achever.

Il est bien plus vraisemblable qu'il y ait un membre de phrase sous entendu. Et si lisant ce passage on se débarrasse de toute idée préconçue sur les opinions de l'auteur, si on se laisse simplement entraîner à la suite du

raisonnement, l'idée qui se présente naturellement à l'esprit après les mots : use plutôt... C'est l'idée contraire à celle qui est exprimée dans la proposition précédente ; voilà pourquoi la traduction : si tu peux devenir libre, profite-en, est non seulement incomplète mais elle choque toutes les règles de la logique. C'est ce que montre encore mieux le contexte.

§ 3. — *Contexte.*

Si l'apôtre conseillait à l'esclave de ne pas laisser échapper l'occasion qui lui serait offerte de déposer le joug, pourquoi chercherait-il à le consoler comme il le fait immédiatement après lui avoir donné son conseil : « Car celui qui a été appelé au Seigneur étant esclave est un affranchi du Seigneur ; de même l'homme libre qui a été appelé est un esclave de Christ. » Saint Paul après l'avoir engagé à préférer l'état de servitude veut justifier son conseil. Ce qu'il a dit, répond si peu à ce que pouvaient attendre des esclaves qu'il éprouve le besoin de s'expliquer. C'est là un mouvement bien naturel. Il s'applique à montrer que ce qui importe au chrétien ce n'est pas la situation qu'il occupe ici-bas ; mais les rapports qui l'unissent à Dieu. L'esprit de Dieu nous procure un double affranchissement : en nous élevant au-dessus du monde et de ce qui nous y attache, il nous fait trouver la liberté spirituelle même dans les chaînes. En second lieu, grâce à la force de volonté qu'il crée en nous, il nous affranchit du plus cruel des tyrans : le péché. C'est ainsi que l'esclave est l'affranchi du Seigneur. Mais le chrétien doit

vivre conformément à la sainte volonté de Dieu, voilà comment celui-là même qui jouit de la plus grande indépendance à l'égard des hommes est esclave du Seigneur. Nous avons ici une de ces antithèses familières à l'apôtre, antithèse entre la servitude corporelle et la liberté de l'esprit, entre la liberté interne que donne l'Esprit de Dieu, et la dépendance à laquelle il nous ramène. Rien n'est plus clair et plus à propos. Toutefois, les partisans de la liberté ne se tiennent point pour vaincus et nous refusent le droit de tirer de ce verset le moindre éclaircissement. La raison c'est : disent-ils, qu'il n'y a aucun lien entre le verset 22 et la phrase en litige. M. Arnaud supprime le $\gamma\alpha\rho$ du commencement et fait ainsi de ce verset une sorte de maxime générale n'ayant aucune portée particulière.

M. Godet, lui, respectant mieux le texte, met la phrase contestée entre parenthèses, et fait du verset 22 le complément de l'autre partie du verset précédent : « Ne t'en mets pas en peine. »

Admettons pour un instant qu'il en soit ainsi, et imposons le silence aux sentiments qui nous avaient fait trouver là une preuve de la vérité de notre interprétation. Mais alors peut-on attribuer à celui qui a dit : « Que chacun reste dans l'état où il était quand il a été appelé ! » Ce conseil à l'esclave de changer de situation ? S'il était une classe d'hommes auxquels il fallut recommander la patience et la paix c'était bien aux esclaves. Une pareille inconséquence de raisonnement est fort étrange chez un homme dont tous les écrits révèlent l'observateur le plus absolu des lois de la logique.

Il y a plus, l'apôtre ne saurait donner un tel conseil sans déroger au principe qu'il pose dès les premiers versets du chapitre et qu'il s'attache à développer, à savoir qu'il n'est pas d'état agréable ou désagréable à Dieu, qu'il n'est aucune situation où l'on ne puisse faire le bien. C'est ainsi qu'il écrit au verset 17 : « En tout cas, que chacun conforme sa conduite à la position que le Seigneur lui a assignée et dans laquelle il se trouvait quand Dieu l'a appelé. C'est la règle que j'établis dans toutes les Églises ». C'est de ce point de vue aussi qu'il répond aux questions qui lui ont été faites.

Au chrétien époux d'une femme païenne il recommande de ne point la répudier (V. 12). La femme chrétienne ne doit pas non plus se séparer de son mari, quoique celui-ci n'ait pas la foi. C'est encore en vertu du même principe qu'il met en repos et les gentils convertis et les juifs gagnés au christianisme, par ces mots : « Quelqu'un a-t-il été appelé étant circoncis qu'il demeure circoncis. Quelqu'un a-t-il été appelé étant incirconcis qu'il ne se fasse pas circoncire. La circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien : ce qui est tout c'est de garder le commandement de Dieu. »

Et dans le cas où des chrétiens se trouveraient dans des situations qu'il n'a pas mentionnées, voici qui ne permet aucune hésitation sur la conduite qu'ils doivent tenir : « Que chacun reste dans l'état où il était quand il a été appelé. » C'est ainsi que s'adressant aux esclaves il commence par leur dire : « as-tu été appelé étant esclave, ne t'en mets pas en peine. » Rien donc de plus conforme

a l'idée de Paul que ce conseil de ne point aspirer après l'affranchissement.

Pour attribuer à saint Paul dans ce passage le conseil de profiter de l'occasion pour s'affranchir, il faut donc faire violence au texte et au contexte, détourner des mots de leur sens usuel, en supprimer d'autres sans aucune raison, croire à une infraction de l'apôtre aux lois de la logique, et, ce qui constitue le plus grave inconvénient : voir dans cette phrase une déviation à l'esprit de la doctrine qu'il enseigne dans tout le chapitre avec tant de netteté et d'insistance. Les difficultés auxquelles se heurte cette interprétation sont si grandes et si nombreuses qu'elle ne saurait être conforme à la pensée de l'auteur. Et quoiqu'elle ait pour elle, le sentiment, nous croyons pouvoir accepter l'opinion contraire qui respecte la grammaire et ne porte aucun préjudice au talent de dialecticien que l'on s'accorde à reconnaître à Paul. Si l'antiquité était toujours un titre de recommandation, cette dernière interprétation recevrait ici une nouvelle consécration.

Il est à remarquer en effet, que les documents exégétiques les plus anciens que nous possédions témoignent en sa faveur. Voici ce qu'en pensait saint Chrysostôme : *χρησαι μαλλον τουτο εστι μαλλον δουλευε*. L'autre interprétation ne lui est pas inconnue, mais il ne la mentionne que pour la refuter.

Saint Jérôme traduit dans le même sens : *Servus vocatus es? non est ibi curæ, sed et si potes libere fieri magi utere*.

L'Eglise romaine, respectant l'opinion de ces pères, n'a pas cherché d'autre sens dans ce texte. Ce n'est

qu'au xvi^e siècle que l'opinion contraire trouve des partisans décidés. Erasme l'avait recommandée. Luther et Calvin qui n'avaient ni la timidité, ni le scrupule d'Erasme à l'égard de la tradition, crurent ne pas devoir conserver une opinion qui semblait faire du grand apôtre un partisan de l'esclavage.

Grâce à leur autorité, cette interprétation a prévalu pendant longtemps parmi les exégètes protestants. Ce n'est guère que de nos jours que l'on a cru devoir revenir à l'interprétation des pères et des anciens commentateurs.

CHAPITRE II

DOCTRINE DE PAUL TOUCHANT L'ESCLAVAGE.

Le sens de ce passage admis, aucune hésitation n'est possible lorsqu'il s'agit de déterminer la doctrine de saint Paul touchant l'esclavage. Dans son enseignement deux choses sont à distinguer : les recommandations que l'apôtre adresse à l'esclave, et les sentiments qu'il nourrit à son égard. Sans avoir une double attitude son langage change suivant qu'il s'adresse au maître ou à l'esclave.

La conduite qu'il voudrait voir tenir à ce dernier est nettement dessinée, dans le passage que nous venons d'étudier et dans d'autres parallèles. Suivant ses recommandations l'esclave doit apprendre à se contenter de son humble situation. S'il se conforme à ses conseils, non seulement il se gardera de tout esprit de rébellion, mais il trouvera un esprit assez détaché des biens de ce monde, pour renoncer à toute aspiration vers un changement d'état. C'est le premier sacrifice que l'apôtre lui demande. Ce n'est pas tout. Il est des devoirs sans lesquels cet acte de renoncement devient chose insignifiante, ces devoirs, son nom même de chrétien les lui impose. Il faut qu'il soit un esclave modèle. La soumission, l'obéissance, la fidélité absolues sont autant de qualités par lesquelles il doit se distinguer. C'est par là qu'il satisfera

Dieu, témoin de ses actes comme de ses pensées (1). Servir bien son maître, c'est être fidèle aux commandements de Dieu qui choisit à chacun son état (2). C'est aussi glorifier le nom du Seigneur, car « faisant preuve d'une fidélité parfaite, il fait honneur en toutes choses à la doctrine de Dieu, notre Sauveur (3). » Abandon de sa liberté, soumission complète, fidélité absolue, voilà ce que l'apôtre demande à l'esclave.

Mais s'en tenir à ces recommandations serait se méprendre sur la pensée de Paul. Les paroles qu'il lui adresse directement sont loin d'être l'expression de la sympathie qui le porte à s'occuper de cette classe déshéritée. Il a aimé les esclaves du même amour dont il a aimé les autres hommes. S'élevant contre cet injuste préjugé qui faisait de l'esclave une créature inférieure, il ne l'a pas cru indigne de recevoir l'évangile. Bien au contraire, il voyait en lui une de ces âmes chères à Dieu, aussi ne néglige-t-il pas de lui apporter la bonne nouvelle afin de l'arracher à la mort pour l'amener à la vie. L'Evangile qui fait tomber les murs élevés entre les peuples, efface aussi toute distinction entre les hommes des différentes classes. Le faible tout comme le puissant des membres du peuple de Dieu, s'il fait le bien. Nous sommes tous ses enfants au même titre. En Christ il n'y a plus ni esclave ni libre, voilà le fond de la pensée de l'apôtre. C'est en ce sens qu'écrivant aux Galates il leur dit (4) : « Il n'y a en

1. Coloss. III, 22 à 25, compar. Eph. VI-5.

2. I Cor. VII, 17.

3. Tite II, 1^o.

4. Gal. III, 28. — Compar. I, Cor. XII, 13. — Coloss. III, 11-24.

Christ ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme, car tous vous ne formez qu'une seule personne en Christ. »!

Cette bienveillance digne du disciple de celui qui se disait l'envoyé vers les malheureux et les déshérités paraît mieux encore si nous suivons Paul dans son passage de la théorie à la pratique. Écoutons-le dans l'épître à Philémon, dans cette lettre intime où il met à nu tous les trésors de son cœur.

§ 2. — *Epître à Philémon.*

Cet écrit d'un genre tout particulier nous fait pénétrer dans la vie intime de l'apôtre. Dépouillant, pour ainsi dire, son caractère officiel, il fait trêve pour un moment, aux luttes et aux combats, pour s'occuper d'affaires tout à fait particulières. Ce n'est plus le grand apôtre s'adressant aux foules et aux communautés pour les maintenir dans la voie du Seigneur, c'est l'ami donnant ses conseils affectueux, le chrétien donnant libre cours aux sentiments d'amour et de générosité dont il a le cœur rempli.

Onésime, esclave de Philémon, s'est enfui de la maison de son maître à la suite de quelque méfait. Par un heureux concours de circonstances, il est mis en rapport avec Paul en ce moment prisonnier à Césarée. Paul le gagne à l'Evangile. Il l'engage ensuite à retourner auprès de son maître. Un reste de ses idées judaïques lui fait voir dans l'acte d'Onésime un attentat aux droits de son ami, aussi croirait-il léser Philémon dans ses inté-

rêts, en favorisant la fuite de l'esclave. Il ne se croit même pas permis de le garder à son service sans en avoir averti Philémon qui pourtant a contracté une si grande dette à son égard. Aussi son premier soin, après l'avoir baptisé, est-il d'envoyer Onésime reprendre ses fonctions auprès de son maître. Mais la conscience chrétienne ne cède pas ses droits, elle se fait entendre dans les recommandations qu'il adresse à Philémon. Paul écrit à un collaborateur, à un chrétien d'une foi et d'une charité renommées. Sachant qu'il sera compris, il ne garde plus ni la réserve ni les ménagements auxquels l'obligeait le succès même de son œuvre.

Il met à jour toute la sympathie que lui inspire ces hommes jusque-là laissés en dehors de l'humanité. Et il ne laisse pas ignorer au maître la conduite qu'il lui voudrait voir prendre à l'égard de celui que le sort a placé sous sa domination, son désir est nettement exprimé dans ces devoirs, qu'il ne veut point commander, mais qu'il rappelle tout de même à Philémon pour qu'il ne les oublie pas. Onésime n'est plus l'être méprisable, en quelque sorte, qu'il a connu. C'est un homme régénéré par le baptême, un chrétien, son fils, et, un fils bien-aimé ; un fidèle appelé à rendre des services à l'Evangile : Tout autant de titres qui le recommandent non seulement à son respect mais à son affection. A-t-il commis quelque faute ? Mais c'est le propre du chrétien de pardonner. La charité, cette vertu tant recommandée par Christ, veut encore que l'on prenne en pitié le malheureux. Au reste cet événement n'est-il pas un effet de la volonté divine ? Dieu a peut-être voulu.

« qu'il ait été séparé de toi momentanément, afin que tu

le recouvres pour l'éternité, non plus comme un esclave, mais comme étant fort au-dessus d'un esclave, comme un frère bien-aimé » (1).

Confiant en l'amitié qui les unit il ne doute pas que son protégé ne trouve grâce devant lui. Bien plus, les vertus chrétiennes dont il sait Philémon animé l'assurent qu'il ne se contentera pas de s'acquitter strictement de son devoir, mais qu'il fera plus, qu'il lui accordera la liberté.

§ 3. — *Critique des idées de Saint Paul.*

Ainsi, loin de mettre au cœur de l'esclave le désir de la liberté, l'apôtre lui conseille la soumission et la fidélité. Nous le reconnaissons et nous ne croyons cependant faire aucune concession à ceux qui par intérêt ou par dénigrement, trouvent l'esclavage autorisé par l'Evangile. A côté de ce langage, peu conforme, il est vrai, à nos idées modernes, se trouve le principe qui devait naturellement amener des jours meilleurs pour l'opprimé.

De qui l'esclave devait-il en effet attendre sa délivrance? Nous voyons le peuple hébreu lui rendre la vie supportable à la vérité. La loi de Moïse le traitait avec quelques égards, mais par là-même qu'elle limitait l'autorité du maître sur l'esclave, elle permettait et légitimait cette autorité; elle séparait ainsi nettement le maître de l'esclave. La religion réduite à l'observance de la loi n'est point apte à combler cette lacune. L'affranchissement général chez les

1. Phil. 15.

Hebreux était donc sinon impossible du moins bien éloigné. De plus l'Israélite ne se considérait vraiment lié qu'à l'égard de ses coreligionnaires, la grande majorité de ces malheureux restaient en dehors.

A cette époque nous entendons aussi quelques voix de philosophes protester contre cette iniquité ; déclarer l'esclavage contre nature (1) ; mais quel temps n'aurait-il pas fallu à ces principes généreux, apanage de quelques esprits d'élite, pour sortir du petit cercle des philosophes, se répandre dans le monde et triompher des intérêts particuliers ? En supposant qu'il y eût vraiment chez eux le désir de faire disparaître cette plaie du milieu de l'humanité, que ce ne fût pas simplement par eux comme pour Sénèque le sujet de beaux discours. Au reste, laissant de côté ces considérations, faisant même abstraction du temps, ces hautes maximes auraient-elles suffi pour combler l'abîme qui séparait le maître de l'esclave ? Effacer entre eux toute différence et les amener à s'accorder une mutuelle sympathie ? A cette philosophie pleine de générosité comme au principe religieux des Juifs, il manquait un élément qui entraînaît les âmes les unes vers les autres. Cette force que le Christ a mise au cœur de l'homme, c'est l'amour. Voilà le principe qui substitué à la sécheresse du rationalisme des philosophes et à celle du légalisme juif, a transformé les cœurs, réveillé les consciences et préparé par là la plus grande des révolutions : la transformation complète de l'humanité. C'est là ce que les apô-

1. Suétone, Claude XXV. — Tacite, *Annales*, XIV, 42, Dion assius, LX, 29.

tres sont allés répandre dans les villes et bourgades, ce que Paul voulait annoncer au monde entier.

Pour mettre sur le même pied d'égalité l'esclave et le maître, il fallait réhabiliter la personne de l'esclave, le tirer de ce dédain dont le couvrait la généralité des hommes libres; persuader à ces derniers que l'abîme par lequel ils se croyaient séparés d'avec ces malheureux n'existait que dans leur esprit. Or, Jésus disant aux hommes : *Vous êtes transférés* (1) ne laissait pas ignorer que Dieu n'a pas créé deux races d'hommes, l'une pour dominer, l'autre pour être asservie. L'humilité, le respect dû aux enfants de Dieu, vertus qu'il réclame du chrétien, ne peuvent que rapprocher le puissant du faible. C'est ainsi que saint Paul, loin d'écarter les esclaves de l'évangile, les appelle eux aussi à participer à l'héritage de Dieu. Et, ce qui ne doit pas être oublié, à cette époque où partout autour de lui les lieux sacrés étaient considérés comme souillés par la présence de l'esclave, il l'a jugé digne de prêcher l'évangile, il fonde quelque espérance sur Onésime pour l'avancement du règne de Dieu (2).

La valeur que le Christianisme accorde aux âmes tout en forçant le fortuné au respect du pauvre, faisait aussi naître en ce dernier le sentiment de sa dignité personnelle. Un autre obstacle à l'élévation de l'esclave, que le Christianisme a fait disparaître, c'est la défaveur dans laquelle étaient plongés le travail et les travailleurs.

1. Matthieu, XXIII-6.

2. Epit. à Phil. 11.

Jésus-Christ a des paroles très sévères à l'adresse du serviteur inactif qui n'a point fait fructifier le talent qui lui avait été confié (1). Ses disciples appartenaient en majorité à la classe des travailleurs. Saint Paul a sanctifié le travail ; lui qui ne voulait être à la charge d'aucune église vivait du fruit de son propre travail (2).

Ces faits d'une grande importance ne sont cependant que les moindres effets du principe chrétien. La grande merveille opérée par le Christianisme consiste dans la pénétration des âmes entre elles, dans leur union intime ; et surtout dans cet entraînement irrésistible qui pousse les cœurs les uns vers les autres. Cet amour puissant que le disciple de Christ porte en lui a besoin de se manifester au dehors, de se traduire par des actes ; il produit la charité, source et bonheur pour le malheureux, pour l'esclave, car ce sentiment qui lui concilie la bienveillance de son maître, qui lui rend momentanément son sort bien plus doux, lui laisse espérer qu'un jour il recevra ce don, le plus grand en même temps que le premier à faire : la liberté.

Comme tout ce qui dépend en quelque mesure de la nature humaine l'évangile ne pouvait réaliser son idéal, porter tous ses fruits dès les premiers jours. Il lui fallait du temps pour se répandre, éclairer les consciences, tuer le vieil homme, et changer ainsi la face du monde ; mais l'affranchissement n'était pas moins une conséquence naturelle et fatale du principe chrétien.

1. Parole des Talents (Math. XXV, 14 et ss.)

2. Tess. II, 9, Compar, II, Coc. XI.8, I, Cor. IX, 12 et ss.

Rien ne nous paraît plus erroné que de se couvrir de l'Evangile pour réclamer le maintien de l'esclavage. Et ceux-là même qui font aux premiers apôtres un reproche de ne pas s'être élevés contre cette iniquité, parlent d'après leurs idées modernes sans tenir compte de l'état des esprits de cette époque. Reportons-nous à ces temps et nous verrons que l'attitude des fondateurs du Christianisme est justifiée ; elle a même été la plus propre à favoriser l'expansion du Christianisme et par suite l'affranchissement de l'esclave.

CONCLUSION

Ce qui préoccupait avant tout les premiers chrétiens, ce n'était point la transformation des règles sur lesquelles était édifiée la société d'alors : le salut des âmes, voilà le but de tous leurs efforts.

Leur préoccupation était d'arracher du cœur de l'homme toutes les erreurs et les mauvais germes déposés en lui par la corruption ; ils veulent réveiller sa conscience, lui faire connaître la volonté divine et donner pour but à la vie l'accomplissement de cette volonté :

Notre situation dans ce monde qui passe, les rapports dans lesquels nous vivons avec les autres hommes, en un mot tout ce qui a trait à la vie de la chair ne doit venir qu'en second lieu. Cette vie n'est du reste qu'une dépendance de la vie intime. Voilà pourquoi ce que nous appelons aujourd'hui la question sociale ne préoccupait nullement les premiers chrétiens parce qu'elle ne touchait pas directement à la religion.

Le principe chrétien, quoique contenant en germe l'abolition de l'esclavage, ne pouvait les pousser à une pareille tentative ; il s'y opposait même parce que c'était à cette époque entreprendre la plus coupable de ses révolutions. L'homme pénétré des doctrines chrétiennes est modéré, prudent, ennemi de toute idée révolutionnaire ;

désireux du progrès, il a en horreur les troubles et les violences.

La persuasion, voilà son arme. Le Christianisme opère du dedans au dehors ; il ne peut atteindre son entier développement, porter tous ses fruits, faire tout le bien dont il est capable, que lorsqu'il a transformé le cœur, produit une complète évolution dans la vie intellectuelle et morale de l'homme.

Ce renouvellement qui demande souvent des années pour s'opérer dans l'individu a besoin de bien des siècles lorsqu'il s'agit des peuples, de l'humanité. C'est ainsi que l'abolition du servage, réclamé aujourd'hui comme une justice par la majorité du genre humain, aurait été scandale aux yeux des contemporains de saint Paul. Au reste, si grand qu'ait été notre apôtre, il n'a pas échappé à cette règle de la nature qui fait de tout penseur un homme de son temps, portant toujours la trace des idées au milieu desquelles il a vécu. A cette époque le droit du maître sur l'esclave était si généralement reconnu qu'il ne s'est pas lui-même complètement affranchi de ce préjugé.

Plein de hardiesse lorsqu'il traite des questions de la foi il ne s'attaque qu'avec modération aux institutions sociales. A-t-il à donner des conseils aux esclaves ? il recommande la soumission la plus complète. Lui tombe-t-il entre les mains un esclave fugitif ? son premier mouvement est de le rendre à son maître. Toute sa conduite était guidée par cette grande vérité ; nous sommes tous les serviteurs de Dieu, chacun est appelé à le servir dans

sa sphère. De là le peu d'attention qu'il donne aux différences des situations occupées par les fidèles.

Enfin ce qui l'empêchait surtout de se préoccuper de la réorganisation de l'état social c'était sa croyance à la fin prochaine de ce monde; les injustices du temps ne lui échappaient pas; il était pleinement convaincu du besoin d'une amélioration; mais de ce côté-là, il attend tout de l'avènement de Jésus-Christ. C'est de lui qu'il attend la réalisation de son idéal.

Le temps qui sépare la vie actuelle de cette vie future est très court, à quoi bon changer d'état ce serait se créer des peines nouvelles sans utilité aucune.

Aussi vaut-il infiniment mieux « que chacun reste dans l'état où il se trouve. » Etes-vous mariés ? restez mariés. n'êtes-vous pas mariés; le mieux est de ne pas rechercher le mariage. Etes-vous esclaves ? pourquoi aspirer après l'affranchissement, s'exposer aux soucis d'une nouvelle situation qui ne doit pas durer ?

L'influence de cette croyance sur l'attitude de l'apôtre est si manifeste que s'étant affaiblie dans les dernières années de sa vie, Paul paraît avoir modifié sa conduite à l'égard de l'esclave. C'est ainsi que dans ses derniers écrits dans l'épître à Philémon, par exemple, alors que l'espérance d'assister au retour triomphant de Jésus-Christ, a fait place à la prévision d'une mort violente, il tire lui-même les conséquences du principe chrétien, il demande la liberté pour Onésime. Loin de faire un crime à saint Paul de sa conduite à l'égard de l'esclavage, admirons plutôt la sagesse toute divine avec laquelle il

s'est acquitté de sa mission, il a préparé le triomphe de l'Evangile.

Ce n'est pas en effet en semant partout l'effroi et la terreur que l'on sert Dieu, que l'on peut amener les hommes aux sentiments de renoncement et d'amour contenus dans le Christianisme. Et ce n'était pas non plus en appelant les esclaves à la rébellion que l'on pouvait amener les maîtres à renoncer à leurs droits. Ceux qui à l'exemple de Spartacus ont essayé de ce moyen n'ont réussi qu'à aigrir la classe dominante, qu'à la fortifier dans ses prétentions; leurs efforts n'ont eu pour résultat que d'aggraver la misère de l'esclave. Cette vérité démontrée par les événements dont l'histoire nous fait témoins, les premiers apôtres l'ont rencontrée d'instinct. Trouver dans leur enseignement ou leur conduite la justification de cette iniquité, c'est donc à la fois, montrer un cœur complètement fermé aux vérités de l'évangile et fermer les yeux sur l'état des esprits au milieu desquels s'est développé le Christianisme. L'égalité devant Dieu proclamée par Christ ne pouvait que se traduire avec le temps, en égalité devant les hommes.

Vu : le Président de la thèse,
STAPFER.

Vu : par le Doyen,
LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE I. — § 1. — Situation de l'esclave en Palestine au 1 ^{er} siècle de l'ère chrétienne, et d'après la Loi.....	9
§ 2. — Exégèse, I Corinthiens VII, 21 à 24.....	14
§ 3. — Contexte.....	18
CHAPITRE II. — § 1. — Doctrine de Paul touchant l'escla- vage	23
§ 2. — Epître à Philémon	25
§ 3. — Critique des idées de Paul.....	27
CONCLUSION.....	32

IMPRIMERIE HENRI JOUVE, 15, RUE RACINE. — PARIS.
